

# Paradise

Simone

Elkeles

DEUX  
DESTINS BRISÉS  
UN AMOUR  
HORS NORME

Extrait de la publication

La Martinière **j.**  
FICTION

# PARADISE

L'édition originale de cet ouvrage est parue aux éditions Flux, une marque de Llewellyn Publication, sous le titre *Leaving Paradise*.

© Simone Elkeles, 2007

Tous droits réservés.

Pour la traduction française :

© 2012, Éditions de la Martinière Jeunesse, une marque de La Martinière Groupe, Paris.

ISBN : 978-2-7324-6195-3

[www.lamartinieregroupe.com](http://www.lamartinieregroupe.com)

[www.lamartinierejeunesse.fr](http://www.lamartinierejeunesse.fr)

# Paradise

SIMONE ELKELES

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sylvie Del Cotto

La Martinière **j.**  
FICTION

À Brett, dont la seule présence  
suffit à embellir mes journées.

# 1

## CALEB

J'ai attendu ce moment pendant un an. C'est vrai qu'en prison les occasions de sortir ne se présentent pas tous les jours. Au Monopoly, il suffit de lancer trois fois les dés en espérant faire un double, ou de payer l'amende pour être libre. Mais ici, à l'Établissement Pénitentiaire pour Mineurs de l'Illinois – l'E.P., comme on l'appelle –, on ne joue pas.

Oh ! il y a pire. Ok, dans le secteur réservé aux garçons, on ne rigole pas tous les jours. Mais je crois que ce n'est rien comparé à ce qui se passe du côté des adultes. Pourquoi je suis incarcéré depuis un an ? Parce que j'ai renversé une fille avec ma voiture, alors que j'étais en état d'ivresse. Et comme j'ai pris la fuite après l'accident, le juge m'a collé trois mois de plus.

- Tu es prêt, Caleb ? demande Jerry, un des gardiens.
- Oui, monsieur.

J'attends ce moment depuis trois cent dix jours ! Tu parles si je suis prêt.

J'inspire à fond et suis Jerry jusqu'à la pièce où m'attend le comité de révision. Mes compagnons de cellule m'ont fait répéter : *Assieds-toi, tiens-toi droit, l'air plein de remords, reste poli...* Bref, le grand jeu. Mais je me demande si on peut se fier à des détenus qui n'ont pas encore obtenu le droit de sortir.

Jerry ouvre la porte de la salle et je me sens faiblir. Les muscles de mes jambes sont sur le point de m'abandonner. Une sueur froide envahit mon bleu de travail prêté par l'État, mes chaussettes prêtées par l'État et, je l'avoue, mon slip de l'État. Et si je n'étais pas tout à fait prêt, finalement ?

– Veuillez vous asseoir, Caleb, ordonne une femme à lunettes, l'air sévère.

La scène a l'air de sortir d'un mauvais film. Sept individus me font face, assis derrière des tables de deux mètres de long, en ligne devant une unique chaise métallique.

Obéissant, je m'installe sur le métal froid et dur.

– Comme vous le savez, nous allons juger votre capacité à quitter l'établissement pour vivre en citoyen responsable.

– Oui, madame, je le sais et je suis prêt à sortir.

Un type balaise, qui se prend pour le méchant, m'interrompt d'un geste.

– Holà ! du calme ! Nous avons quelques questions à vous poser avant de prendre une décision.

Ça commence mal.

– Désolé, monsieur.

Le Balaise étudie mon dossier, une page après l'autre.

– Parlez-moi de la nuit de l'accident.

De toute ma vie, c'est la seule que je rêve d'effacer pour de bon. Rassemblant tout mon courage, je me lance :

– Je suis allé à une soirée et j'ai trop bu. J'ai voulu rentrer chez moi en voiture, mais j'ai perdu le contrôle de mon véhicule. Quand j'ai compris que j'avais percuté quelqu'un, j'ai paniqué et je suis retourné à la fête.

– Connaissez-vous la fille que vous avez renversée ? Soudain, les souvenirs m'assaillent.

– Oui, monsieur. Maggie Armstrong... ma voisine.

C'était la meilleure amie de ma sœur jumelle, mais je préfère ne pas en parler.

– Et vous n'êtes pas descendu de voiture pour voir si votre voisine était blessée ?

Je me tortille sur ma chaise, mal à l'aise,

– J'imagine que je n'avais pas toute ma tête.

– Vous imaginez ? intervient un autre membre du comité.

– Si je pouvais revenir en arrière, je vous promets que je le ferais. Je changerais tout.

Ils occupent la demi-heure suivante à me bombarder de questions, et mes réponses jaillissent d'elles-mêmes. Pourquoi j'ai bu avant l'âge autorisé ? Pourquoi j'ai conduit en état d'ivresse ? Pourquoi j'ai fui la scène de l'accident ? Pendant tout ce temps, je



me demande si je répons juste, et je stresse. Dans le fond, je ne fais rien d'autre qu'être moi-même : Caleb Becker, dix-sept ans. S'ils me croient sincère, j'ai une chance d'être relâché plus tôt que prévu. Dans le cas contraire... eh bien, il me restera six mois de bouffe merdique à partager avec mes colocataires de l'E.P.

Le Balaise me regarde droit dans les yeux.

– Qu'est-ce qui nous dit que vous n'allez pas recommencer à vous enivrer ?

Redressant le dos, je fixe tour à tour chacun des membres du comité.

– Ne le prenez pas mal, mais je n'ai aucune envie de revenir. J'ai commis une grave erreur, et elle me hante jour et nuit depuis mon incarcération. Je vous en prie... laissez-moi rentrer chez moi.

Pour la première fois de ma vie, je suis prêt à supplier quelqu'un à genoux.

– Caleb, veuillez sortir, le temps que nous prenions notre décision, ordonne la femme à lunettes.

Et voilà. C'est fini.

Je n'ai plus qu'à patienter dans le couloir. D'ordinaire, je ne panique pas facilement, d'autant que l'année que je viens de passer derrière les barreaux m'a endurci ; c'est comme si je gardais toujours une armure sur moi. Seulement, cet interrogatoire m'a épuisé et je suis à bout de nerfs. La sueur perle sur mon front. Je l'essuie d'un geste de la main.

– Allez, ne t'en fais pas ! Si tu n'as pas réussi à les convaincre, tu auras une autre chance dans quelques mois, lance Jerry.

– Super, marmonné-je, sans me sentir rassuré le moins du monde.

Amusé, Jerry se met à glousser. Les menottes qui brillent à sa ceinture cliquètent à chaque secousse. À mon avis, ce type prend son travail trop à cœur.

Une demi-heure passe. J'ai les yeux rivés sur la porte, à l'affût du moindre indice. Vont-ils décider de me libérer ? Ou vais-je devoir rester en prison ?

J'en ai marre de passer mes nuits enfermés dans une cellule.

Marre de dormir dans des lits superposés, des ressorts enfoncés dans le dos.

Et j'en ai assez d'être surveillé en permanence par des gardiens, des employés, des caméras, et d'autres prisonniers.

Soudain, la femme à lunettes ouvre la porte.

– Caleb, vous pouvez entrer.

Zut, elle n'a pas le sourire. Je m'attends au pire. Quand je me lève, Jerry me frotte le dos. Par pitié ? Sait-il quelque chose que j'ignore ? Stop ! Le suspense me fait perdre les pédales.

Je retourne m'asseoir sur la chaise métallique. Tous les regards se posent sur moi. C'est le Balaise qui prend la parole, les mains croisées sur la table :

– Nous sommes tous d'accord pour dire que vous avez commis une grave faute et que vous avez mérité votre emprisonnement.

– Ça, je le sais. Et mieux que personne.

– Mais nous pensons qu'il s'agissait d'un incident isolé qui ne se reproduira pas. Vous avez fait preuve

de compétences pour encadrer les autres prisonniers et vous avez travaillé dur aux tâches qui vous ont été confiées. Le comité de révision a donc décidé de vous libérer. Vous terminerez votre peine en effectuant cent cinquante heures de travaux d'intérêt général.

J'ai bien compris ?

– Libéré ? Je peux partir d'ici ?

– Dès demain matin, vous rencontrerez votre éducateur de transition. C'est lui qui organisera vos travaux d'utilité collective et qui nous transmettra des rapports réguliers sur votre comportement.

Un autre membre du comité pointe un doigt manucuré dans ma direction.

– Si vous faites des histoires, votre éducateur pourra demander au juge de vous renvoyer ici. Et vous y resterez jusqu'à la fin de votre peine. Est-ce bien compris ?

– Oui, monsieur.

– Nous tolérons mal les récidivistes, vous savez. Rentrez chez vous, faites vos heures de service d'intérêt collectif, et soyez un bon citoyen.

Oui, ça va, j'ai entendu !

– C'est d'accord, dis-je.

Dans ma cellule, il n'y a que le petit nouveau pour m'accueillir. Il a douze ans, et il n'arrête pas de pleurer. Il aurait peut-être dû réfléchir un peu avant de planter un couteau dans le dos d'une fille qui refusait de danser avec lui.

– Dis, tu ne t'arrêtes jamais de pleurnicher ?

– Je déteste cet endroit. Je veux rentrer chez moi, bredouille-t-il, le visage enfoui dans son oreiller.

J'enfile mes bottes car aujourd'hui, j'ai l'honneur de nettoyer les bennes à ordures.

– Ouais, moi aussi. Mais tu n'as pas le choix, alors autant t'y faire et suivre le programme.

Le gamin se redresse, renifle et s'essuie le nez du plat de la main.

– Tu es ici depuis combien de temps ? demande-t-il.

– Presque un an.

Il recommence à chialer :

– Je ne veux pas rester enfermé pendant un an.

Arrive Julio, un autre compagnon de chambre.

– Franchement, Caleb, si ce gosse ne la ferme pas, je vais le tuer. Ça fait trois nuits que je ne dors pas à cause de lui.

– Fiche-lui la paix, Julio. Ce n'est qu'un gamin.

– Tu es trop gentil, Caleb. Faut l'endurcir, justement !

– Pour qu'il devienne comme toi ? Ne le prends pas mal, mais tu ferais peur à un tueur en série.

Julio a l'air d'un vrai coriace avec son crâne rasé et ses tatouages dans le cou, dans le dos, et sur les bras.

– Alors ? Ils te laissent sortir ? demande-t-il.

Je m'assieds sur mon lit.

– Ouais. Demain.

– Putain de veinard. Tu vas retourner dans ce bled au nom bizarre ? Comment ça s'appelle, déjà ?

– Paradise.

– Et moi je vais rester ici avec le pleurnichard pendant que tu seras à Paradise ? Enfoiré !

Il fixe le gosse de ses gros yeux écarquillés. Si je ne connaissais pas Julio, moi aussi j'aurais la trouille. Le gamin se remet à geindre et Julio ricane.

– Je vais te donner le numéro de mon cousin Rio, à Chicago. Si jamais tu veux te barrer de chez toi et que tu ne sais pas où aller, il pourra toujours te dépanner.

– Merci, c'est sympa.

– Allez, à plus, *amigo*, dit-il avant de quitter la cellule sans fermer la porte.

Je pose une main sur l'épaule du gamin qui recule brusquement, effrayé.

– Je ne vais pas te faire de mal.

– C'est ce qu'ils disent tous ! J'ai entendu parler de ce qui se passe dans les prisons, déclare-t-il en rapprochant ses fesses du mur.

– Quel vantard ! Tu n'es pas du tout mon genre. Je préfère les filles.

– Et le gars aux tatouages ?

Je me retiens d'éclater de rire.

– Il est hétéro, lui aussi. Tu sais, c'est un centre pour mineurs ici.

– Mais il a dit qu'il allait me tuer !

– S'il a dit ça, c'est parce qu'il t'aime bien. Maintenant, sors de ce lit, arrête de pleurnicher et file au groupe, dis-je pour l'apaiser, en songeant à Julio et à son sens de l'humour tordu.

Le groupe, c'est le petit nom de la thérapie de groupe. Tous les prévenus doivent y aller pour y raconter leurs problèmes persos, assis en cercle.

Mais moi, demain, je me tire d'ici. Fini le groupe.  
Finis les compagnons de cellule. Finie la bouffe infecte.  
Finies les bennes à ordures sales.

Demain, je rentre chez moi.



## 2

# MAGGIE

**S**elon moi, les kinés doivent vraiment aimer leur boulot. Sans ça, comment supporteraient-ils de passer leur temps à faire transpirer des éclopés grimaçant de douleur ?

Fidèle à lui-même, Robert, mon kinésithérapeute, m'attend avec son large sourire aux dents blanches dans la salle d'attente de l'hôpital de jour.

– Salut, Maggie ! Tu te sens prête à faire travailler cette jambe ?

*Pas vraiment.*

– Je crois, dis-je en baissant les yeux.

Robert fait tout son possible pour m'aider à retrouver l'usage de ma jambe. Mais à quoi bon s'acharner à faire fonctionner un membre pourri de l'intérieur ? Mon chirurgien orthopédique l'appelle, en blaguant, ma « jambe bionique ». Ma dernière opération, destinée à réparer une fracture du plateau tibial, a duré plus de sept heures.

– C'est maintenant qu'il faut travailler dur, si tu veux que tes efforts paient, m'encourage-t-il.



Sans faire de commentaire, je pousse plus fort sur mon pied. Au bout d'un moment, il se recule et repose ma jambe. Ouf, c'est fini !

– Super ! À présent, garde les jambes droites, et plies chacune leur tour.

Je préfère commencer par la jambe droite, qui a moins souffert de l'accident. Elle a bien cicatrisé, sans laisser de marques apparentes.

Au moment de passer à la jambe gauche, un poids imaginaire me retient. Cette impression me force à plier le genou au ralenti. Je suis en nage, comme un marathonien. Si je devais résumer en un mot ma vie de jeune fille de dix-sept ans je choisirais : « navrante ».

– Encore un effort, demande Robert au moment où je m'apprête à reposer mon pied. Sur une échelle de un à dix, quelle est l'intensité de la douleur ?

Alors que je suis sur le point de répondre « neuf », son téléphone sonne.

– Vous ne répondez pas ?

– Jamais quand je suis en consultation. Continue à plier les jambes, Maggie.

– C'est peut-être important, dis-je, pleine d'espoir.

– Dans ce cas, on me laissera un message. Le Dr Gerrard m'a informé que tu devais nous quitter en janvier, dit-il tandis que je repasse à l'autre jambe.

– Eh oui ! J'ai obtenu une bourse pour aller étudier en Espagne pendant six mois.

Robert siffle, admiratif.

– L'Espagne ! Quelle chance tu as !

De la chance ? Tu parles. Quand on a de la chance,

on ne se fait pas renverser par une voiture et on n'a pas à subir des séances de rééducation éprouvantes. Les chanceux n'ont pas des parents divorcés, ni un père qu'ils ne voient qu'une fois par an. Les chanceux ont des amis. Tout compte fait, je trouve que je suis la personne la moins chanceuse de l'univers.

Ma séance de torture se poursuit pendant vingt minutes. L'envie de m'enfuir me démange, mais je sais que ce n'est pas terminé. Robert boucle toujours ses séances de rééducation par un massage. J'enlève mon pantalon de survêtement avant de m'asseoir sur la table métallique, en short.

– Est-ce que la rougeur s'estompe ? demande Robert en appliquant une crème sur ma peau à l'aide de ses mains gantées.

– Je ne sais pas. Je n'aime pas les regarder.

En fait, je fais tout pour éviter de voir les cicatrices de ma jambe gauche. On dirait qu'un enfant de deux ans s'est amusé à dessiner dessus au feutre rouge. En réalité, ce sont les séquelles des nombreuses opérations que j'ai dû subir après mon accident provoqué par Caleb Becker.

Je fais mon possible pour éviter de penser à Caleb, mais ce n'est pas brillant. Il habite mon cerveau comme un cancer. Un bon point dans ce tumulte ? Je ne fais plus de cauchemars liés à l'accident. Ils m'ont poursuivie pendant six mois, mais c'est passé.

Comme je hais Caleb ! Et je hais le mal qu'il m'a fait. Ma seule joie, c'est de le savoir loin d'ici, en prison. Si j'y réfléchissais, si je l'imaginais là-bas, je serais

capable de me sentir coupable. Alors j'évite d'y penser. Je me débrouille pour continuer à avancer, cahin-caha, en faisant abstraction du fait qu'à cause de lui ma vie est devenue un véritable enfer.

Même quand il me masse, Robert me fait mal et m'arrache des grimaces.

– Ça ne devrait pas te faire mal.

– Ça ne fait pas mal.

Pas physiquement, en tout cas, mais je n'aime pas qu'on touche mes cicatrices. Moi-même, le simple fait d'y toucher me donne la nausée.

Robert se penche pour examiner mon mollet.

– Les traces les plus rouges finiront par s'estomper. Sois patiente.

La séance terminée, pendant que j'enfile mon pantalon de survêtement, Robert prend des notes dans mon dossier. C'est le champion du stylo fou : il écrit plus vite que je ne parle.

– Qu'est-ce que vous écrivez ? dis-je avec inquiétude.

– Je note quelques remarques sur tes progrès. Je vais demander au Dr Gerrard de venir nous rendre une visite lors de notre prochaine séance, la semaine prochaine.

*Pas de panique, Maggie.*

– Pourquoi ?

– J'aimerais qu'on passe au niveau suivant.

– Vous m'inquiétez...

Robert me tapote dans le dos.

– Ne t'en fais pas, Maggie ! C'est simplement pour

mettre au point un programme de rééducation que tu puisses suivre en Espagne, sans moi.

De la rééducation en Espagne ? Ce n'est pas exactement ce que j'avais imaginé... Cependant, je ne dis rien à Robert, préférant lui adresser un triste sourire.

Après la séance, je me rends chez Tante Mae, le restaurant où ma mère travaille depuis que mon père est parti, il y a deux ans. Heureusement que son patron, M. Reynolds, est gentil : il lui a accordé tous les jours de congé dont elle avait besoin pour venir me voir à l'hôpital. Nous ne sommes pas riches, mais, au moins, nous avons un toit et les petits plats de chez Tante Mae pour nous remplir l'estomac.

Dès qu'elle me voit à une table, ma mère va chercher mon repas à la cuisine. Je m'apprête à ouvrir un livre quand, en levant les yeux, j'aperçois Danielle, Brianne, et ma cousine Sabrina qui entrent dans le restaurant. C'est terrible, elles sont tellement... parfaites.

Avant, j'étais amie avec Danielle et Brianne. Leah Becker et moi passions tout notre temps libre avec elles. Nous faisons partie de l'équipe de tennis du Centre sportif de Paradise et nous étions devenues inséparables. Sabrina était à part, car elle ne pratiquait aucun sport. Je me souviens que maman me poussait souvent à l'inviter à se joindre à nous.

L'accident a mis Paradise sens dessus dessous. On peut dire que le paradis est devenu un enfer, ce soir-là. En me renversant, Caleb ne s'est pas contenté de me broyer la jambe. Ah, non ! Dans la foulée, il

# QUELQUES MOTS SUR L'AUTEURE

Simone était adolescente dans les années 80. Si elle abuse toujours des mots comme « super » et « génial », elle résiste à l'envie de mettre du fard à paupières bleu. Quand Simone n'écrit pas, elle intervient dans les lycées et enseigne l'écriture. Dans ses moments de loisir, elle enregistre des émissions de télé-réalité et regarde des films pour ados. Elle vit dans la banlieue de Chicago, avec sa famille et ses deux chiens.

Simone adore recevoir des messages de ses lecteurs. Rendez-vous sur :

[www.simoneelkeles.net](http://www.simoneelkeles.net)

Composition : Nord Compo  
Achévé d'imprimer par Normandie Roto Impression  
Impression en France en décembre 2012  
Dépôt légal : janvier 2012

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse.